

La Bretagne et les minorités japonaises sont-elles comparables ?

Hidetoshi YANAGAWA

Dans l'avant-propos de *Nous qui sommes d'Atlantique* de Joseph Martray, J.-C. Empereur, maire de Pornichet écrit :

Centre de l'Occident, la civilisation atlantique est restée longtemps le foyer de l'histoire du monde et de la modernité. Mais, aujourd'hui, un autre monde se construit : multipolaire.

De l'autre côté de la planète, l'Arc Pacifique, je veux dire japonais, si comparable en dimension et en latitude à l'Arc Atlantique se développe sur le double plan économique et culturel. En se rendant maîtres, en moins de vingt ans, presque par surprise, de l'ensemble des technologies de l'information, les pays de l'Arc Pacifique se sont préparés à un rayonnement culturel sans précédent.

Arc Atlantique, Arc Pacifique, l'un semble assoupi et à la recherche de son identité, tandis que l'autre s'éveille : il serait passionnant de comparer les évolutions, les dynamiques, les perspectives de l'un et de l'autre, en se demandant également si la conscience de former un véritable ensemble de civilisation, une communauté humaine soudée et solidaire, ne constitue pas un atout décisif pour le développement... Beau thème de rencontre internationale¹ !

¹ Joseph Martray, *Nous qui sommes d'Atlantique*, Terre de Brume Editions, 1991, p.8.

Je ne sais pas si M. Empereur a raison. Cependant je suis tout à fait d'accord avec lui quand il dit de mon pays que c'est « un véritable ensemble de civilisation » ou « une communauté humaine soudée et solidaire ». Et je suis aussi d'accord quand il dit que la comparaison de l'Arc Atlantique et de l'Arc Pacifique est un « beau thème de rencontre internationale ».

Pourtant ce thème n'est pas le mien. Au contraire, le but de ma communication est de vous présenter deux communautés susceptibles de remettre en question cette solidité : le Tôhoku et les Ryûkyû. Je les appelle ici « minorités japonaises ».

I. Kunio Yanagida et la naissance du « folklore » japonais

Malgré des différences...

Permettez-moi d'abord de vous parler un peu de ma vie. J'ai habité trois villes au Japon. Je suis né à Tôkyô. Trois ans après, je suis allé à Sapporo, la capitale du Hokkaïdô, île au nord du Japon. J'y ai passé onze ans jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Ensuite, je suis retourné à Tôkyô pour faire mes études. Dix ans après, j'ai trouvé un emploi à Kagoshima, ville située au bout du Kyûshû, île au sud du Japon. J'habite là depuis à peu près seize ans.

En définitive, j'ai passé un tiers de ma vie au nord du Japon, un autre tiers au centre et un autre tiers au sud. Soit dit en passant, je suis assez fier de cette expérience, parce que c'est assez rare pour un Japonais.

Chez nous, on n'aime pas trop passer de l'est à l'ouest, sauf en voyage. Par exemple, en général, un Tôkyôite n'aime pas habiter à Kyôto ni l'inverse. Un autre exemple : ma mère qui est originaire du Tôhoku, me disait souvent : « Tu peux épouser n'importe quelle jeune fille, sauf une fille de Kyôto ».

Il est évident que les Japonais ressentent qu'ils sont différents les uns des autres. Cependant ils ne le prennent pas au sérieux. Bien au contraire, ils sont persuadés que le Japon est une nation formée d'un seul peuple. Cette conviction

nous cache souvent les différences réelles qui existent entre nous. On se dit : « malgré toutes ces petites différences, nous sommes semblables ». Chez nous, le droit à la différence disparaît tout de suite devant le droit à l'affinité. D'où vient cette particularité ?

Certes, le Japon ne s'est jamais vu envahir par d'autres pays ou d'autres peuples. À l'époque d'Edo, nous avons fermé presque tous les ports aux navires étrangers. En même temps, nous nous sommes défendus à nous-même de voyager, de résider outre-mer, voire d'en revenir. Ces limitations ont duré plus de deux cents ans (1639-1854). Nous avons donc raison de nous croire homogène.

Mais, dès mon arrivée à Kagoshima, j'ai été frappé par bien des différences : la nourriture, les coutumes, la langue, les caractères des gens... Chacune de ces différences était modeste, mais elles me semblaient remarquables. D'où viennent ces différences ? Qu'est-ce qui les sous-tend ? Ces questions m'ont hanté.

Elles m'ont amené aux œuvres folkloriques. Surtout, celles de Kunio Yanagida (1875-1962). Ce fondateur du folklore japonais avait pour ambition de chercher l'origine des Japonais. C'était un géant, un vrai géant, mais ses œuvres principales ne sont traduites ni en français ni en anglais. Ou plutôt, comme on le dit souvent, elles sont intraduisibles, parce qu'elles sont trop japonaises.

Malgré ces difficultés, je voudrais essayer d'abord de vous présenter un aperçu de ses travaux. Du point de vue de la quantité, ses œuvres égalent la *Comédie humaine* de Balzac. Je vous demande de me pardonner de ne pas pouvoir vous transmettre ces richesses.

Qui est Kunio Yanagida ?

La jeunesse de Kunio Yanagida correspond à peu près à la jeunesse du Japon moderne. Il est né en 1875 à Hyogo, près d'Osaka, tandis que l'époque moderne de notre pays, c'est-à-dire l'ère de Meiji commence en 1868.

Sa première passion était la littérature, surtout la poésie. Quand on parle de Yanagida, on ne peut pas oublier qu'il était doué d'une rare sensibilité littéraire. Et cette sensibilité-là le fait distinguer encore aujourd'hui d'autres folkloristes japonais. Dans sa jeunesse, il publie beaucoup de poèmes, de proses et de *tanka*, poèmes traditionnels de trente et une syllabes.

Pourtant, à l'âge de vingt-six ans, il rejette brusquement la littérature, se sentant une vocation pour la politique agricole. Il finit ses études de droit : au lieu d'être poète, il choisit de sauver le peuple et de se vouer à la modernisation de son pays. Aussitôt entré au ministère de l'Agriculture en tant que haut fonctionnaire, il déploie ses compétences. Il écrit un excellent traité sur le syndicalisme industriel, donne des conférences, voyage partout à travers le Japon... Par ailleurs, il ne cesse de lire des œuvres littéraires : Daudet, Zola, Flaubert, Roti, Turgenev, Tolstoï...

Pendant huit ans, il se consacre à la politique agricole. Or, durant l'été de 1908, il fait un voyage de trois mois dans la province du Kyûshû. De ce voyage il rapporte son premier ouvrage folklorique : *Nochi no kari kotoba no ki*, « Propos sur la chasse ». Le village de *Shîba*, situé au fond des montagnes du Sud-Kyûshû, est un lieu d'accès difficile même aujourd'hui. Yanagida y passe huit jours et dîne quelquefois avec le maire. Celui-ci lui raconte une histoire de chasse au sanglier toujours présente dans l'esprit des gens de ce village.

Cette expérience lui apprend l'existence de faits et d'histoires inimaginables, jamais écrits dans des livres. Notre folkloriste transcrit fidèlement ces propos qu'il publie après son voyage.

À Tôkyô, une autre rencontre l'attend : en décembre de la même année, un ami vient chez lui avec un jeune homme d'origine du Tôhoku, M. Sasaki. Celui-ci lui raconte bien des traditions orales de son village natal, *Tôno*. Ses propos passionnent Yanagida qui était encore dans l'excitation de son voyage dans la province du Kyûshû. On comprend son exaltation. Après la rencontre des montagnards du Sud, apparaît devant lui un autre montagnard, du Nord cette fois-ci !

M. Sasaki, sollicité par Yanagida, lui raconte plusieurs fois des histoires du même genre. Notre folkloriste les transcrit et publie en 1910 un recueil sous le titre de *Tôno monogatari*, « Traditions de Tôno ». Aujourd'hui, cette œuvre est reconnue comme un chef-d'œuvre de Yanagida ainsi qu'un grand classique de la littérature japonaise. Si je dis « littérature japonaise », ce n'est pas qu'il a remanié ou arrangé les histoires originales, mais que son style à la fois précis et plein de nuances a donné une belle forme aux produits du génie populaire.

De toute façon, ces deux rencontres le conduisent à la recherche des modes de vies et des origines des campagnards japonais. L'année qui suit celle de la visite de M. Sasaki, il part pour le Tôhoku et visite *Tôno*.

Pourquoi cet intérêt brusque ? Quelle est sa motivation profonde ?

Les deux rencontres lui ont donné une conviction : les montagnards sont les descendants des autochtones japonais. Autrefois, ceux-ci ont été chassés par les envahisseurs. Les vainqueurs sont restés dans la plaine tandis que les vaincus, autochtones japonais, se sont enfuis dans les montagnes.

Derrière cette hypothèse se trouve un livre de Henrich Heine : *Les Dieux en exil* (1853). Cet ouvrage a eu une grande influence sur Yanagida dès sa première lecture dans sa jeunesse. Heine y écrit sur les Dieux gréco-romains transformés en démons ou en mauvais esprits par la conquête du christianisme.

À ce propos, l'hypothèse de Yanagida nous rappelle celle d'un célèbre écrivain breton : Hersart De La Villemarqué. L'auteur du *Barzaz-Breiz* a pensé, lui aussi, que les véritables descendants de ses ancêtres celtes demeuraient au fond des montagnes bretonnes. À l'âge de vingt ans, il écrit dans un de ses textes les plus nationalistes, « Un débris du Bardisme » : « Aujourd'hui qu'asservis à la France, et privés de la liberté, nous avons cessé de former une nation à part, nous n'avons plus, à proprement parler, de littérature nationale. (...) La harpe des bardes a été brisée, leurs accents se sont égarés çà et là avec ses débris, et ce n'est plus que sur nos montagnes

ou dans le fond de nos campagnes les plus reculées, qu'on en peut encore recueillir quelques-uns. / Là seulement, la race celtique n'a point dégénéré². (...) Dans nos montagnes, (...) et nos vallées profondes, à l'abri du contact des villes et de toute influence française, le passé revit dans le présent. La langue, la civilisation, les vieux souvenirs, les vieilles chansons historiques, y ont été sauvés par un peuple pauvre, il est vrai, et malheureux, mais résigné et qui espère, car il est chrétien, car il sait qu'il y a quelque chose au-delà de la vie ; par un peuple monumental, dans lequel une orgueilleuse ignorance n'a vu qu'un troupeau de barbares³ ! »

Rappelons aussi que ce n'est que dans les montagnes que La Villemarqué a prétendu avoir recueilli les chansons nationales du *Barzaz-Breiz*. Il écrit dans l'avant-propos de la deuxième édition de son chef-d'œuvre : « On aura remarqué combien la première offrait de lacunes ; les chants nationaux, en particulier, y étaient peu nombreux, et cependant j'entendais souvent citer les titres ou des vers de plusieurs que je ne pouvais me procurer. Comment y parvenir ? J'avais interrogé en vain les habitants de la vallée : la plupart m'avaient avoué leur ignorance (...). Dans les montagnes, où le caractère est tout différent, mes demandes n'obtinrent pas d'abord un résultat plus favorable, quoique je lusse dans les yeux des personnes que j'interrogeais, en les mettant sur la voie, et en les pressant un peu, qu'elles auraient pu me satisfaire. Mais je n'étais pas connu ; je me présentais seul, et le montagnard est défiant. (...) Mais le manoir et le presbytère vinrent à mon aide, et devant ces deux puissances morales, les soupçons du paysan tombèrent, et sa langue se délia⁴. »

Si je cite longuement des textes de La Villemarqué, c'est que l'on n'a pas bien insisté sur l'importance du rôle des montagnards dans sa collecte. Même dans la fameuse querelle du *Barzaz-Breiz*, personne ne l'a mentionné. La Villemarqué a-t-il vraiment collecté les chants dans les montagnes ? Ou les a-t-il placés là ? Personne ne l'a jamais vérifié. Toute la querelle n'a roulé que sur les textes.

² *Echo de la Jeune France*, 15 mars, 1836, p.267.

³ *Ibid.*, p.269.

⁴ Théodore Hersart de La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, édition de 1845, t. I, xiv-xv.

Mais revenons à M. Yanagida, mon compatriote, qui part à la recherche des images des montagnards. Chez lui, elles se doublent de celles des Emishi ou des Aïnous. « Emishi » et « Aïnous » sont souvent confondus, mais il vaudrait mieux distinguer les uns des autres : « Emishi » est une appellation donnée par l'État de Yamato à l'ensemble des ennemis de l'est, tandis que « Aïnous » est le nom générique pour désigner diverses tribus de chasseurs et de pêcheurs qui habitaient à l'est. On considère donc qu'une certaine partie des Emishi était constituée d'Aïnous, mais tous les Emishi n'étaient pas des Aïnous. Et on dit qu'il existe aujourd'hui quelques mille descendants d'Aïnous, plus ou moins « purs », dans les îles d'Hokkaidô, de Sakhaline (grande île de la côte orientale de Sibérie) et des Kouriles (Chishima, îles russes, dans la partie nord-ouest de l'océan Pacifique, et au sud de la mer d'Okhotsk).

Yanagida remarque surtout la particularité de la toponymie du Tôhoku. Là, il y a de nombreux toponymes qui semblent étrangers au japonais. Et notre folkloriste pense que la moitié des toponymes du Tôhoku puisent leur origine dans la langue des Aïnous. Dans une note à la première édition de « Traditions de Tôno », il écrit : « le nom de « Tôno » vient de la langue des Aïnous. « Tô » de « Tôno » signifie « lac » dans leur langue⁵. »

Pourtant cette note disparaîtra dans l'édition revue et augmentée de 1935, vingt-cinq ans après la première édition. Que s'est-il passé ?

Déjà en 1929, il dit que dans ses « Traditions de Tôno », on ne relève que des variantes régionales d'une seule culture japonaise. Et il ajoute : « la culture du Tôhoku n'existe pas ». À partir de cette époque, on trouve souvent ses critiques envers les recherches étymologiques portant sur la langue des Aïnous. Il est évident qu'une rupture s'est produite dans ses travaux : malgré ses efforts inlassables, il n'a pas réussi à vérifier son hypothèse sur l'identification des montagnards et des autochtones japonais. Enfin Yanagida finit par la rejeter. En même temps, il exclut

⁵ *Téihon Yanagida Kunio shû*, t.IV, Chikuma-shobô, 1971, p.11.

les Aïnous de ses études folkloriques : pour lui, ils ne sont plus japonais.

La volte face de Yanagida se voit plus clairement dans sa fameuse hypothèse sur la diffusion du dialecte de Kyôto. Il la propose en 1930 dans son « Traité sur les escargots » : il y réfléchit sur la répartition de diverses appellations des escargots.

Regardez le graphique 1. Autrefois, à Kyôto, « Katatsumuri » était la seule appellation des escargots. Mais aujourd'hui, elle ne s'utilise plus dans la région de Kyôto. Une autre appellation : « Dédémushi » ou « Maïmaï » est apparue qui repousse l'ancienne vers l'extérieur. Maintenant c'est donc à Kantô ou à Shikoku qu'on emploie « Namékuji ». Comme ça, un mot né à Kyôto se diffuse en cercles concentriques dans l'archipel nippon. Le plus extérieur, c'est-à-dire le plus éloigné de Kyôto, c'est « Namékuji ». À présent, c'est l'appellation employée à Kyûshû et au Tôhoku. Et elle peut être aussi le plus ancien nom utilisé à Kyôto. D'après cette théorie, le sud et le nord partagent la même culture.

Yanagida applique désormais sa théorie à tous les phénomènes culturels. Là aussi, il trouve de nombreux accords. Il est persuadé que la culture japonaise est centralisée et homogène. Il oppose aussi sa théorie au régionalisme occidental dont l'objectif est de découvrir des désaccords.

Yanagida a changé d'avis. Et après le rejet de l'hypothèse sur les montagnards, il tourne ses yeux vers le sud : les Ryûkyû.

Les chemins sur la mer

Le dernier livre de Yanagida est publié en 1961, un an avant sa mort. Ce livre intitulé *Les chemins sur la mer* nous montre sa dernière vision de l'origine des Japonais. Selon lui, nos ancêtres sont venus du continent et arrivés d'abord dans une île des Ryûkyû. De plus, ils sont venus avec du riz. Ensuite ils se sont dirigés vers le nord d'île en île, en cherchant la terre qui convenait le mieux à la culture du riz.

Derrière cette hypothèse, il y a un courant marin : *Kuroshio*. C'est un courant chaud qui passe le long des côtes méridionales du Japon. Selon lui, ce courant aurait

transporté nos ancêtres avec du riz.

Dans la dernière vision de Yanagida, il n'y a plus d'ennemis, plus de combats. En un mot, on n'y trouve qu'une nation formée d'un seul peuple. Pourquoi ce paysage si paisible ?

À partir de la fin des années 1920, le Japon tente d'occuper la Mandchourie pour développer son influence sur le continent : il fait un pas décisif vers la Guerre du Pacifique. La situation pousse les intellectuels japonais à élargir la notion de peuple japonais pour y inclure les Chinois, les Russes, etc.

La conversion de Yanagida remonte à cette époque. Est-ce une forme de résistance ? Veut-il simplement la paix ? Ou a-t-il trouvé la vérité ? Qui sait ?

II. Deux minorités japonaises – Le Tôhoku et les Ryûkyû

Voilà un aperçu des travaux de Yanagida. Notre folkloriste nous a montré à sa manière l'origine de l'homogénéité de notre peuple. Mais son itinéraire nous apprend aussi une autre chose. C'est qu'il y a, au Japon, deux zones étrangères : le Tôhoku et les Ryûkyû. C'est pourquoi ils étaient à la fois un obstacle et un sujet stimulant pour lui. Mais d'où vient leur particularité ?

Un peu d'histoire

D'abord, lisons le livre très concis de Michel Vié sur l'*Histoire du Japon*, paru dans la collection « Que sais-je ? » :

« Le noyau d'un État japonais n'apparaît guère avant le v^e siècle. Sa structure politique, sociale, économique est discernable à partir du vi^e siècle, à travers des écrits datant du début du viii^e siècle. Ses chefs, établis dans le Yamato, n'avaient d'influence que sur le centre et certaines parties de l'ouest du Japon actuel. Le nord-est leur échappait⁶. »

⁶ Michel Vié, *Histoire du Japon des origines à Meiji*, collection « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, 1990, p.9.

Le territoire que désigne le mot de « nord-est » correspond à peu près à celui du « Tôhoku ». Les deux mots sont donc équivalents.

« Des peuplades d'origine mal connue entouraient l'État de Yamato : Les Emishi ou Ezo au nord-est, les tribus Hayato au sud-ouest de Kyûshû. Plutôt qu'une opposition raciale ou linguistique brutale entre elles et la population soumise au Yamato, il faut imaginer le voisinage de civilisations inégalement armées. *[Suit un paragraphe qui décrit la conquête des peuples. Puis l'auteur reprend.]* L'assimilation commença vite, hâtée par le commerce, les alliances, les brassages de populations. Auprès des Ezo, les Japonais se procuraient des chevaux et des esclaves, en échange d'outils en fer et d'étoffes de soie. Les Japonais recrutèrent des contingents militaires sur place. Vaincus, des groupes d'Ezo furent déportés, sous le nom de fushu (captifs), dans les régions centrales. En 816, ils reçurent des kubunden (rizières). Au x^e siècle, en dépit de quelques révoltes, et à l'exception du Hokkaido, l'État japonais dominait l'archipel⁷. »

Comme vous le voyez, c'est l'histoire de l'unification japonaise. Constatons que le nord-est, c'est-à-dire le Tôhoku était une terre de « barbares » et qu'il fut conquis par l'État japonais seulement au x^e siècle.

Ensuite, on va remonter à la préhistoire japonaise, qui débute vers le III^e millénaire :

« On distingue deux cultures néolithiques dites des poteries Jomon (jusqu'au III^e siècle av. J.-C.) et Yayoi (du III^e siècle av., au III^e siècle apr. J.-C) (...) À l'âge de Jomon, les populations ne pratiquaient que la chasse et la pêche. (...) Les sites Jomon se trouvent surtout dans le nord de l'archipel, (localisation qui impliquait des contacts limités avec la Chine et la Corée).

L'âge de Yayoi débute par une coupure : l'introduction de la culture du riz, irriguée ou non. D'où la concentration des populations dans les régions basses, (...). Ce genre de vie s'étendit du nord de Kyûshû au Kanto, dessinant une aire centrale

⁷ *Ibid.*, p.25.

où se forma l'État du Yamato. La culture de Jomon persista au sud-est et au nord-est. (...) Au début du IV^e siècle, nouvelle coupure. Les cloches de bronze disparaissent, des tumuli sont élevés dans le Kansai, dans le Kanto, autour de la mer intérieure, au nord-est de Kyûshû⁸. »

Constatons qu'on ne trouve pas de sites Yayoi au Nord-Est. C'est très important. Parce que la culture japonaise est souvent représentée par la culture Yayoi, c'est-à-dire : la culture du riz. Comme Yanagida nous l'a montré dans son dernier ouvrage, le riz est le symbole de la nourriture japonaise. C'est pourquoi l'absence de sites Yayoi accentue le côté « barbare » du nord-est.

À propos, il est une autre région où on ne trouve pas de sites Yayoi : ce sont les Ryûkyû. Dès l'époque préhistorique, ces deux zones se trouvaient hors de notre tradition « normale ». De fait, l'histoire japonaise ne leur consacre que peu de pages.

Pourtant l'histoire existe tant qu'il y a des hommes. Nous allons évoquer en premier lieu le Tôhoku aux temps modernes.

1. Le Tôhoku – la discrimination et l'exploitation

Où est le Tôhoku ?

Aujourd'hui, « Tôhoku » est un nom général donné à un ensemble de six départements : Aomori, Iwaté, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima. Mais le nom de « Tôhoku » n'apparaît qu'à la fin de l'époque d'Edo (après 1830). Il est donc assez moderne. Avant, on disait « O-u ». Il y avait une autre appellation plus populaire « Michinoku », qui signifie « le fond où se termine le chemin ».

Au début, le nom de « Tôhoku » était employé pour désigner l'est du Japon en général. Le territoire que couvre ce nom n'était donc pas véritablement fixé. « Tôhoku » veut dire littéralement, comme je vous l'ai dit, le « nord-est », dans le sens où on indique sa place à partir de la capitale.

⁸ *Ibid.*, pp.9-10.

La région « reculée »

Comme je vous l'ai indiqué, le Tôhoku n'occupe qu'une place mineure dans l'histoire du Japon. Depuis la conquête de Yamato, il reste reculé et incivilisable. Et au milieu du XVIII^e siècle, des ouvrages sont publiés, qui soulignent ouvertement son infériorité.

Il existe des journaux de voyage écrits par des personnes originaires de l'Ouest du Japon. Leurs auteurs voient dans ce territoire des paysages étranges, des maisons misérables, des vêtements sales, des langues incompréhensibles... tout comme Jacques Cambry dans *Voyage dans le Finistère*.

De fait, on y relève presque les mêmes qualificatifs que ceux qui ont été utilisés pour la Bretagne du XVIII^e ou du XIX^e siècle : pauvre, sauvage, primitif... Un de ces voyageurs, choqué par un paysage étrange d'une région côtière, se demande si c'est le Japon. Un autre, visitant la péninsule au bout du Nord, acquiert la conviction que ce sont les terres des Aïnous, un peu plus civilisées que celles d'Hokkaido.

Cependant, le Tôhoku qui apparaît à travers les descriptions des voyageurs n'est pas un espace homogène. Leurs impressions changent de ville en ville, de campagnes en campagnes. Ils reconnaissent même une certaine richesse à plusieurs régions.

L'image négative du Tôhoku se fige surtout après la restauration de Meiji, *Meiji ishinn*, ou plus précisément après la guerre civile, *Boshinn Sensô* (1868-1869). Presque tous les pays de cette région se sont révoltés contre le gouvernement impérial, parce qu'ils appuyaient l'ancien *bakufu*.

Depuis lors, l'image des « révoltés contre l'empereur » se superpose à celle des barbares. Le regard discriminatoire porté sur le Nord-Est est désormais de plus en plus accentué. L'État de Meiji ne l'aidant en rien, son développement s'en trouve bloqué.

La victoire de la guerre russo-japonaise (1904-1905) aggrave cette situation.

Avec le progrès de l'expansionnisme qu'elle a déclenché, la Mandchourie, la Corée et la Taïwan apparaissent comme de nouveaux mondes à exploiter, tandis que l'importance du Tôhoku diminue de plus en plus.

Dès les années 1910, l'État traite le Tôhoku comme une « colonie intérieure », qui fournit du riz à la capitale, envoie des exploitants agricoles à Hokkaïdo et des travailleurs vers l'ouest. Le Tôhoku, en revanche, achète du riz venu de l'étranger, des engrais, de petits produits industriels...

La province d'Hokkaïdo connaît un développement rapide à cette époque. En 1920, la population de ses grandes villes dépasse ou égale Sendai, la capitale du Tôhoku. Aujourd'hui encore, Sapporo, la capitale du Hokkaïdo est la plus grande ville à l'Est du Japon, après Tôkyô.

Des exilés en capitale

Les mauvaises récoltes et les difficultés économiques accélèrent l'exil à partir des années 1910. Tous les enfants des familles paysannes, le fils aîné excepté, partent. Une des leurs destinations principales est Tôkyô.

Ils débarquent à la gare d'*Ueno*, terminus du train. Ils s'installent dans le quartier de la gare : *Ueno* pour les exilés du Tôhoku est comme Montparnasse pour les Bretons. Leur communauté est soudée par des liens forts grâce aux efforts des associations départementales.

Ils se font ouvriers d'usines, terrassiers, marchands... et bonnes. De fait, les femmes originaires du Nord-Est ont bonne réputation en raison de leur loyauté. Ils n'ont pas leur Bécassine, heureusement ou malheureusement, mais l'image des bonnes originaires du Tôhoku reste gravée dans la mémoire de certaines générations japonaises.

Le problème de la langue

À la capitale, les exilés du Tôhoku se reconnaissent tout de suite à leur idiome,

Tôhoku benn. *Tôhoku benn* est sans aucun doute le plus moqué ou le plus dénigré de tous les dialectes du Japon. Dans beaucoup de traductions de romans étrangers, les paroles d'un campagnard sont traduites par *Tôhoku benn*. On pourrait dire qu'il représente tous les dialectes japonais. Le statut social de la population du Tôhoku n'aurait pas pu ne pas influencer celui de sa langue.

Alors, qu'est-ce qui caractérise ce dialecte, *Tôhoku benn* ? Il est différent du japonais standard à plusieurs niveaux, mais ce qui est le plus particulier, c'est son accent. Par exemple, il confond des sons : shi/su, chi/tsu, ji/zu. On prononce donc 'sushi' « shishi ». Mais « shishi » signifie aussi « lion ». Ainsi, le résultat est souvent amusant. Ce qui est parfois source de moquerie pour cet idiome.

Pourtant, il faut savoir que les sentiments négatifs envers le dialecte ne remontent qu'à l'établissement du « japonais standard » de la fin du XIX^e siècle. L'État de Meiji avait besoin d'inventer la langue commune d'abord pour l'enseigner à Taïwan, nouvelle colonie du Japon. La politique linguistique française et le nationalisme allemand ont encouragé cette décision. On a choisi le dialecte de Tôkyô comme le modèle du « japonais standard ». Le *Tôhoku benn* était une victime de cette politique.

À l'école, il est interdit de parler en Tôhoku benn à partir des années 1930. Quand on surprend un enfant qui parle en dialecte, on lui attribue un objet symbolisant la « faute » qu'il a commise. Il est obligé de le porter jusqu'à ce qu'il surprenne un autre élève dans la même situation et lui remette l'objet. Ce système humiliant de délation, qui serait une invention française, subsiste même dans les années 1960.

Les mots de Osamu Dazai

Je voudrais vous présenter ici un romancier originaire du Tôhoku : Osamu Dazai (1909-1948). Il est mort il y a plus d'un demi-siècle mais il jouit d'une grande popularité encore aujourd'hui. Quelques œuvres de lui sont même traduites en français.

Le nom de « Osamu Dazaï » était un pseudonyme. Son vrai nom était Tsushima Shûji. Il habitait à Tôkyô, mais il lui était difficile de prononcer correctement son nom à cause de son accent : « Tsushima Shûji » devenait toujours « Tsusuma sûzu ». Par contre, « Osamu Dazaï » n'était jamais influencé par son accent, c'est pourquoi il a choisi ce nom.

Ce romancier a écrit quelquefois dans le dialecte de son pays natal, *Tsugaru* (ancien nom d'Aomori, département à l'extrême-nord du Tôhoku). Pendant la guerre, il est retourné y passer quelques semaines. C'était un voyage à la recherche de son identité. De retour à la capitale, il a écrit un livre, *Tsugaru*, pour rendre hommage à son pays.

Dans ce livre, il reproche à l'histoire « officielle » du Japon d'avoir négligé son pays. Et il mentionne les Aïnous pour louer leur dynamisme, qui les a poussés vers le sud et les a conduits à se mêler aux Yamato, c'est-à-dire aux anciens Japonais. Enfin il écrit : « Gens de Tsugaru ! Levez la tête et riez⁹ ! »

Non pas que son intention ait été d'inspirer de la fierté aux gens de son pays. Au contraire, il estimait beaucoup leur modestie. Devant elle, la fierté du Japon impérial de cette époque lui paraissait n'être qu'une duperie. Il écrit : « On dit que la civilisation japonaise se perfectionne. Mais elle me paraît se figer. L'imperfection de Tsugaru est l'espoir du Japon¹⁰. »

Il préfère rester non-civilisé à être fier. Il dit : « J'ai su qu'il n'y avait aucune culture à Tsugaru. Alors, je suis un fils de Tsugaru. C'est-à-dire que je n'ai jamais été un homme cultivé. Eh bien ! Je me sens soulagé¹¹. »

Peut-être a-t-il tenté de trouver son identité entre la fierté et la modestie. Mais ce qui est tragique pour lui, c'est qu'il s'est abandonné au désespoir avant d'y réussir. De fait, je suis touché de compassion quand je lis la phrase suivante : « Ils sont fiers d'être nés et d'avoir été élevés à Tôkyô. Pour nous, cette fierté est ridicule. J'ajoute

⁹ Dazaï Osamu, *Tsugaru*, Shinchô-bunko, 1959, p.147.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Dazaï Osamu, *Ningen-shikkaku, Good by*, Iwanami-bunko, 1988, p.202.

que c'est un non-sens. Mais quand ils nous traitent comme des campagnards, nos lecteurs, vous ne pouvez pas imaginer avec quel mépris ils le font ¹² ! »

2. Les Ryûkyû – l'oppression et la marginalisation

Où sont les Ryûkyû ?

Les Ryûkyû ou *îles Ryûkyû* sont un archipel situé au sud-ouest de l'île de Kyûshû, entre cette île et celle de Taiwan, et s'étirant en chaîne sur plus de 700 km. Leur superficie est de plus de 2 000 km² et la population avoisine le million d'habitants. L'archipel est composé de quatre parties : Amami, Okinawa, Miyakom et Yaéyama.

Certains n'aiment pas le nom de « Ryûkyû », parce qu'il fut imposé par la Chine. Ils préfèrent utiliser « Okinawa » pour désigner l'archipel. Moi, je prends le nom de « Ryûkyû ». D'une part, pour éviter la confusion, d'autre part, pour rappeler que c'était le territoire du Royaume de Ryûkyû. C'est pourquoi l'archipel partage la même culture.

Je dirai « Okinawa » pour désigner l'île principale du département d'Okinawa, ou les îles qui constituent le département d'Okinawa. Il faut ajouter que la partie nord de l'archipel, c'est-à-dire les îles d'« Amami », appartient au département de Kagoshima.

Les activités économiques principales des Ryûkyû sont la pêche, l'agriculture (cultures tropicales : canne à sucre, patates douces) et le commerce.

Les îles sont situées en région tropicale. Leur climat est assez différent de celui de la métropole, qui appartient à la zone tempérée. L'exotisme, qui attire les touristes nous fait nous demander si c'est le Japon. Et cette question se répète à chaque fois qu'on pense à leur langue ou à leur histoire.

¹² Dazaï Osamu, *Villon no Tsuma*, Ôtô, Iwanami-bunko, 1957, p.83.

La langue

La population des Ryûkyû a une culture originale et parle une langue assez différente du japonais standard. On l'appelle *Ryûkyû-go*. En apparence, cette langue *Ryûkyû-go* semble étrangère au japonais. Mais la parenté entre les deux est à peu près vérifiée. On dit que les deux langues se sont séparées l'une de l'autre il y a mille quatre cent cinquante ans ou mille sept cents ans. Soit dit en passant, la séparation du français et de l'espagnol remonte à mille cinq cents ans, et celle de l'anglais et de l'allemand à deux mille ans.

Le *Ryûkyû-go* a de nombreux dialectes. Ils sont tellement nombreux qu'on dit que chaque île ou chaque village en a un. Une telle multiplicité lui a empêché d'être utilisée comme langue commune dans cette zone. De fait, c'est le japonais qui joue ce rôle aujourd'hui. D'où une fracture linguistique entre les jeunes et les vieux. La transmission de la langue est en crise.

Autrefois, pourtant, le dialecte de *Shuri* était utilisé comme langue commune. Pourquoi ? Parce que c'était la langue de la capitale du Royaume de Ryûkyû.

Japonais ou pas japonais ?

Le Royaume de Ryûkyû s'est formé en 1429 sur l'île principale d'Okinawa. Un demi-siècle plus tard, il domine toutes les îles appartenant aux Ryûkyû d'aujourd'hui. Au XIV^e siècle, le roi du Ryûkyû devient un vassal de la dynastie chinoise. Par la suite, il étend son pouvoir sous sa protection.

Le Royaume de Ryûkyû constituait le principal relais du réseau commercial chinois qui s'étendait d'Asie de l'Est en Asie du Sud-Est. Les marchands des Ryûkyû achetaient en Chine des produits chinois, surtout des porcelaines, qu'ils vendaient ensuite au Japon, à la Corée ou aux pays de l'Asie du Sud-Est. Leur prospérité dura jusqu'au XVI^e siècle, où le pouvoir de la Chine s'affaiblit et où les Portugais et les Espagnols apparurent sur la scène du commerce asiatique.

En 1609, le Royaume est conquis par la principauté de Satsuma, grand *daimyo* au sud du Kyûshû. Par la suite, l'identité des Ryûkyû est devenue ambiguë : bien que le régime royal subsiste et que la relation avec la Chine se maintienne, la subordination au système japonais leur était imposée. Quelques historiens définissent cette position comme « un pays étranger dans le Japon ».

Ce caractère équivoque disparut politiquement après la « restauration de Meiji » : ils furent intégrés au système départemental japonais et devinrent définitivement une partie du Japon. Pourtant l'ambiguïté identitaire resta chez les habitants.

Une fois devenus japonais, ils furent très fiers de leur « nationalité japonaise » ou de leur appartenance à la « nation japonaise ». Ils firent des efforts considérables pour s'assimiler aux Japonais. Mais la réalité était très difficile.

Dans la métropole, une discrimination pénible les attendait. On les traita en étrangers et on les mit souvent dans la même catégorie que les Aïnous et que les populations coloniales. Ils étaient obligés de cacher leur origine pour réussir dans la vie. Cependant leurs noms assez particuliers les trahissaient souvent.

L'occupation et la restitution

En 1945, la population d'Okinawa fut le théâtre de sanglantes batailles. Le respect pour l'empereur et la fierté d'être japonais lui coûtèrent de nombreuses victimes : elle choisit la mort plutôt que la honte d'être prisonnier.

Après la guerre, les Ryûkyû furent occupés par les États-Unis. Les îles d'Amami, îles du nord des Ryûkyû furent restituées en 1953, tandis que les îles d'Okinawa et les autres îles restèrent sous occupation jusqu'en 1972. Aujourd'hui encore, une importante base militaire américaine existe dans l'île principale d'Okinawa. Je dois ajouter que cela cause des problèmes, souvent très sérieux.

L'occupation américaine a beaucoup affecté l'identité des Ryûkyû. Pour demander la restitution immédiate, les habitants ont voulu remarquer uniquement leurs ressemblances avec les Japonais. Ils ont lancé leur slogan : « Retour au Japon ! ».

Et dans les années soixante, celui-ci a été remplacé par un autre : « Retour au pays natal ! ». Le sentiment patriotique japonais était aussi accentué qu'avant-guerre.

Les problèmes

Après la restitution, le gouvernement a promulgué une loi pour encourager le développement d'Okinawa. Depuis trente ans, six billions sept cents milliards de yens (environs quarante neuf milliards d'euros) y ont été versés. Cette subvention énorme pourrait être considérée comme une compensation pour la charge de la base militaire américaine.

Mais la richesse inattendue a complètement changé les îles : les villes se sont remplies de grands bâtiments ; les campagnes se sont couvertes de routes ; de belles plages ont été détruites par des travaux d'endiguement ; enfin, la vie traditionnelle a été déchiquetée. Okinawa ne peut plus vivre sans subvention. Un appel à l'autosuffisance économique est fréquemment réitéré, mais l'objectif est loin d'être accompli.

La métropole ne cesse de reproduire son imagerie tropicale. Mais il faut faire face à la réalité : le revenu départemental d'Okinawa est le dernier du Japon ; le taux de suicide des hommes est le troisième du Japon ; le taux de chômage est deux fois plus grand que la moyenne nationale... Les données statistiques ne nous permettent pas d'imaginer facilement un bel avenir pour ces îles. Pourtant, tout n'est pas sombre. On peut remarquer une tendance nouvelle.

III. La quête de l'identité régionale

Une tendance nouvelle

Au début de cette communication, j'ai fait remarquer que les Japonais ont la conviction d'être un peuple homogène. Pourtant, depuis plus de vingt ans, on relève bien des tentatives pour réviser cette conception. Citons quelques exemples.

D'abord, dans les études linguistiques, Susumu Ono a remarqué, dès la fin des années cinquante, des différences entre la langue de l'Est et celle de l'Ouest. Regardez la carte n° 2. Elle indique l'existence de limites linguistiques au milieu du Japon. Je n'expliquerai pas ce que désignent toutes ces limites, parce que ça serait trop compliqué. Je dirai simplement que ces limites portent sur la longueur et l'intensité de la voyelle et de la consonne. Selon M. Ono, leurs origines remontent à l'époque préhistorique. De plus, il insiste sur l'importance de l'influence étrangère : la langue de l'Est se rapporte au nord-est de la Sibérie tandis que celle de l'Ouest est liée au sud de l'Asie.

Dans le domaine de l'histoire, Yoshihiko Amino (malheureusement décédé cette année) accentue, lui aussi, le contraste entre l'Est et l'Ouest. Il écrit que « la différence entre la langue du Tōhoku et celle du Kyūshū pourrait être plus grande que la différence entre l'italien, l'espagnol et le portugais » et qu'« il est bien possible que le Japon se soit divisé en deux pays différents avec deux langues différentes ».

En matière archéologique, Tsuyoshi Fujita a posé une hypothèse très attirante. Selon lui, le Japon est divisé en cinq zones culturelles : le Nord, le Centre, le Sud et deux autres zones où les trois précédentes se superposent l'une à l'autre.

On peut multiplier les exemples. Et cette tendance qu'on pourrait appeler multiculturelle en vient à reconnaître positivement les particularités minoritaires.

La recherche de l'identité

À la fin des années soixante-dix, un gros roman a été publié par Hisashi Inoue, écrivain originaire du Tōhoku.

Ce roman, *Kirikiri-jinn* (les habitants de *Kirikiri*), nous raconte l'aventure d'un petit village imaginaire du Tōhoku, *Kirikiri*, qui a réclamé son indépendance au Japon. *Kirikiri* reconnaît son idiome pour seule langue nationale, crée sa propre monnaie, adopte l'étalon-or pour inviter des industries étrangères... L'auteur, qui a expérimenté lui-même l'interdiction de son idiome à l'école dans sa jeunesse, nous

montre d'une manière parodique les excès de la centralisation japonaise. Cet ouvrage a fait un choc au public japonais, surtout aux jeunes.

Plus récemment, un folkloriste, Norio Akasaka vient de proposer une étude interdisciplinaire du Tôhoku, pour laquelle il a lui-même fondé une revue, *Tôhoku-gaku*. Pour chercher un autre Japon que celui de Yanagida, il tente de réintégrer les Aïnous au folklore japonais. Regardez la carte n° 3. C'est la limite sud des toponymes d'origine de la langue des Aïnous. Elle passe au milieu du Tôhoku. De plus, ces toponymes sont beaucoup plus nombreux en haut des montagnes que dans les plaines.

M. Akasaka résume son but en une thèse : « d'un 'Japon unique' à un 'Japon multiple' ». Pour lui, le Tôhoku est une terre privilégiée pour déclencher ce changement.

En ce qui concerne les Ryûkyû, on assiste au renouveau de leur musique. Elle est très à la mode, à l'échelle nationale, depuis plus de dix ans. Aux Ryûkyû, il y avait de nombreux chants traditionnels transmis oralement. On les appelle *Shima-uta*. Après la modernisation, ils inspiraient de la répugnance parce qu'ils étaient le symbole de la sombre vie des insulaires. Mais on les a retrouvés avec la mode de *World music*. Aujourd'hui, l'apparition de jeunes talents anime de nouveau ce genre. Naturellement, la création de nouvelles chansons est aussi très active : rock, pop, rap... Tous les genres de musique s'y rencontrent.

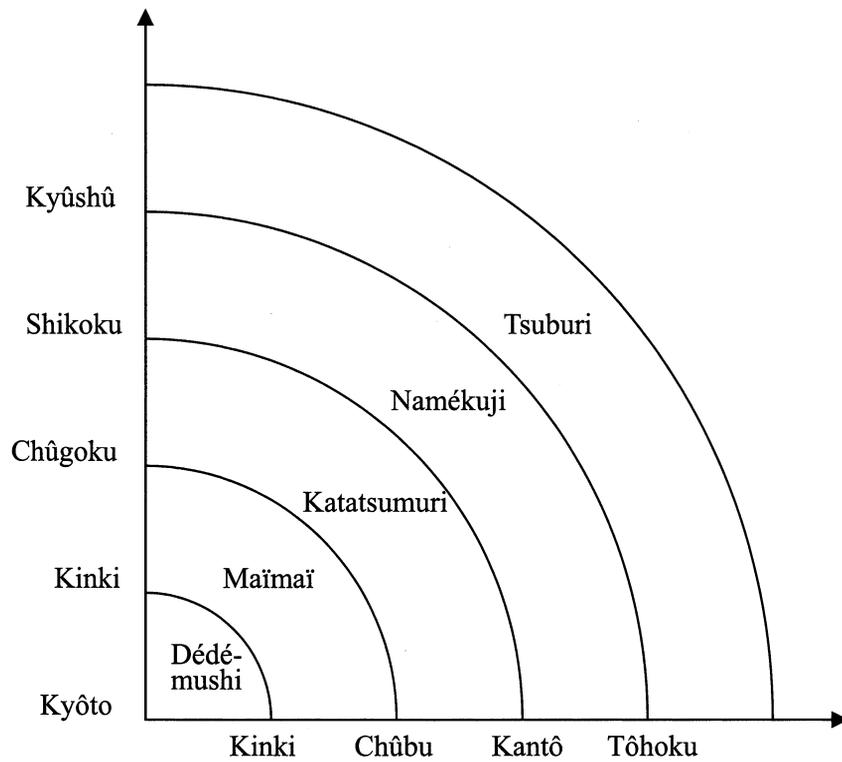
Remarquons aussi la reconstruction du château du Royaume des Ryûkyû, *Syuri-jo*, détruit pendant la guerre. L'histoire du royaume n'est pas bien connue, même dans cette région. Ou plutôt, la population a voulu l'oublier lors du mouvement pour la restitution d'Okinawa. On avait peur d'être différent à cette époque. Mais les temps ont bien changé. Le château reconstruit, représentant par sa visibilité la particularité de cette région, pourrait être le nouveau symbole de son identité.

En guise de conclusion

Le titre de ma communication était la question suivante : « la Bretagne et les minorités japonaises sont-elles comparables ? ». Comment répondre à cette question ? Il est évident que la comparaison exhaustive dépasse ma compétence. Je me suis borné à essayer de vous présenter quelques points de comparaison possibles.

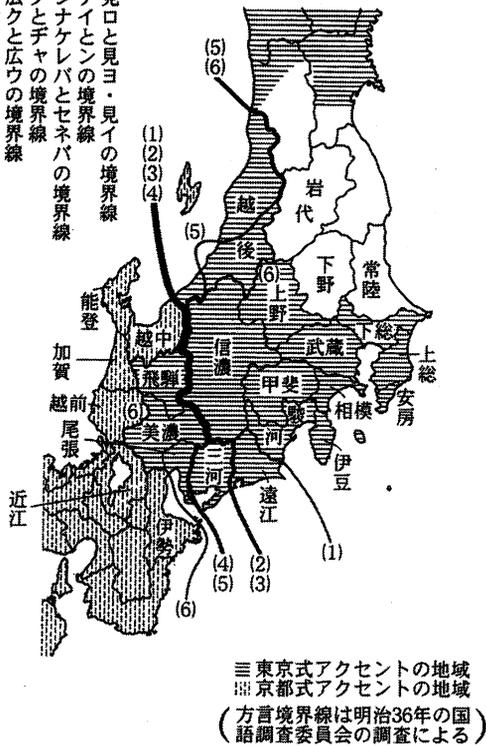
À mon tour, puis-je vous inviter à tenter de répondre à cette question ?

Ma présentation étant succincte, je suis sûr que la comparaison, ou l'essai de comparaison est le meilleur moyen pour une compréhension mutuelle.

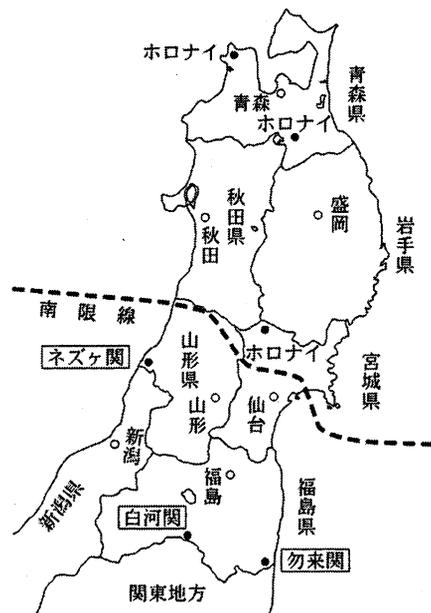


Graphique 1 ¹³

- (6) (5) (4) (3) (2) (1)
- 見口と見ヨ・見イの境界線
- ナイとンの境界線
- シナケレバとセネバの境界線
- ダとチャの境界線
- 広クと広ウの境界線
- 買ッタ・買ウタの境界線



中部地方の言語境界図 出典：大野晋『日本語の起源(旧版)』(岩波新書)



アイヌ語地名の南限線 出典：山田秀三『東北・アイヌ語地名の研究』(草風館)〈原図は手書き〉

Carte 1

Carte 2

¹³ Le graphique 1 est tiré de *Tôzai/ Nanpoku-kô*, Norio Akasaka, Iwanami-shinsho, 2000, p.45. La carte 1 est tiré du même livre, p.67. La carte 2, p.173.

[付 記]

本稿は2004年9月17日、レンヌ大学で行った講演の原稿である。当日資料として配布した地図等は一部を除いて前ページに掲載した。それ以外には、内容的にほとんど手を加えていない。講演は同大学で定期的に行われている「ブルターニュ研究会¹⁴」(Atelier de Recherches Bretonnes, 通称 Arbre)の一環として行われた。Arbreのメンバーをはじめ、聴衆として参加して下さった方々に感謝したい。講演後の一時間以上にわたる討論は、筆者にとって文字通り貴重な「異文化体験」の場であった。講演を勧めて下さったArbreの責任者で、ブルターニュ教員養成大学院(IUFM de Bretagne)助教授であるRonan Le Coadic氏¹⁵には、とりわけ深甚な感謝を表したい。1998年に出版された博士論文*L'identité bretonne*によって一躍ブルターニュの指導的な社会学者と目されることになった氏は、2004年2月には東北大学の招聘で来日もしており、日本にも関心が深い。本稿はそうした氏に関心に応えるべく書かれているということを申し添えておく。

講演の内容は日本史や日本民俗学の話題が中心になったが、むしろ筆者はこの分野に関してはまったくの門外漢であり、論中に創見はまったくない。しかし、ブルターニュとの比較を前提として書かれたフランス語による日本文化紹介は、管見の及ぶ限りおそらく本稿が最初であり、トピックの選択その他については参考になる点もあろうかと思う。ご意見・ご叱正をいただければ幸いである。

なお、本稿は若干の加筆・修正の上、レンヌ大学出版局より出版される予定である。にもかかわらず本論集に掲載したのは、フランス人よりもむしろ日本人の読者の目に触れることを期待してのことであり、註等もそのことを前提に作成されていることをお断りしておきたい。

最後に、以下の文献にはとりわけお世話になった。記して感謝したい。赤坂憲雄『柳田国男の読み方』ちくま新書、1994年；赤坂憲雄『東西／南北考』岩波新書、2000年；網野善彦『東と西の語る日本の歴史』講談社学術文庫、1998年；河西英通『東北—創られた異境』中公新書、2001年；高良倉吉『琉球王国』岩波新書、1993年；橋川文三『柳田国男』講談社学術文庫、1977年；『琉球文化圏とは何か』別冊『環』第6号、藤原書店、2003年。

¹⁴ ホームページは：<http://www.bretagne-recherche.net/index.php>

¹⁵ ホームページは：<http://www.breizh.net/identity/galleg.htm>